

Antonio A. CASILLI
EN ATTENDANT LES ROBOTS
ENQUETE SUR LE TRAVAIL DU CLIC
Postface de Dominique MEDA
Seuil, Paris, 2019

Le lecteur pressé commencera sans doute par lire la postface de Dominique MEDA. Il aura ainsi un résumé de l'ouvrage. Mais il sera sans doute obligé pour comprendre cette postface de reprendre le livre à son début tant les faits qui nous sont rapportés nous éloignent des lieux communs sur l'ère du tout numérique qui nous attendrait.

En effet, ce que A. CASILLI démontre, c'est d'une part l'impossibilité de rendre l'Intelligence Artificielle (IA) intelligente, et à quel point, derrière ce que nous croyons être des robots se cachent des hommes, ou plutôt des « travailleurs du clic » non identifiés, non reconnus. Cela s'organise à partir de deux notions :

- la *plateformisation* qui prétend se contenter de mettre en relation des usagers et des prestataires de service, faisant ainsi disparaître les notions de subordination, d'exploitation, de dépendance, d'employeurs et d'employés. Les uns et les autres sont censés être « libres » et « autonomes »... et les plateformes dégagées de toute responsabilité alors qu'elles imposent aux uns comme aux autres des contraintes telles qu'il serait justifié de les considérer comme des employeurs plutôt exigeants.
- La *tâcheronnisation*, néologisme qui nous est proposé pour décrire une division du travail en micro-tâches, réellement digitales puisqu'il s'agit juste de cliquer ; cette hyperdivision fait perdre tout sens à la tâche elle-même, et peut même se dissimuler sous une apparence ludique ou une incitation à s'exprimer. Tous ces clics alimentent des bases de données, retraitées et revendues.

Le numérique ne supprimera jamais le travail humain. Mais il transforme déjà l'organisation et la perception même de ce qui est travail.

Les plateformes, hybrides entreprises-marchés (comme Uber, Facebook, Google, etc.), en exploitant des travailleurs à la demande (freelancers) des microtâcherons (dans des « fermes à clics » en majorité dans les pays du Sud), et les réseaux sociaux eux-mêmes, produisent de la valeur marchande que les plateformes monétisent en vendant les données recueillies et en entraînant des logiciels d'IA incapables de discriminer (de juger, de qualifier, d'interpréter). Les humains sont ainsi mis au service de la machine qui est censée un jour les remplacer. Si cette asymptote du remplacement total est inaccessible, le chemin n'en est pas moins la disparition des « métiers » remplacés par des « occupations » assistées par ordinateur, sous-qualifiées, sous-payées pour les exécutants et immensément enrichissantes pour les plateformes elles-mêmes, libérées de toute obligation patronale malgré les contraintes fortes qu'elles imposent directement ou de manière cachée aux uns et aux autres. Ainsi qui sait qu'en remplissant un captcha il participe à l'entraînement des logiciels de reconnaissance d'images ? Un travail inapparent, non rétribué, mais revendu et source de profit pour ceux qui en recueillent les data.

Le numérique remet donc profondément en cause les rapports de travail et la production de valeur. Si, à l'origine, les plateformes visaient une réelle démocratisation selon une triple vocation nous dit l'auteur : « *la substitution de la propriété sociale à la propriété privée, le dépassement du travail assujéti par un travail sans coercition et le remplacement des enclosures par des infrastructures véritablement communes.* » (p 317).

Mais il ne semble pas que ce soit la tendance dominante, et le capitalisme semble avoir trouvé là un nouveau champ d'expansion qu'il sera d'autant plus difficile de contrer que nous sommes devenus, sans nous en rendre compte, tous, plus ou moins, volontaires pour entrer ainsi dans des boucles homme-machine qui nous font passer, comme le disait il y a déjà longtemps Jean BAUDRILLARD, de travailleurs aliénés à des éléments asservis dans des systèmes qui les englobent. C'est sans doute d'ailleurs pourquoi A. CASILLI rappelle à juste titre que « *les solutions d'intelligence artificielle sont un avatar du rêve de gouverner technologiquement le comportement humain qu'ont formé des domaines aussi disparates que la cybernétique, la théorie de l'information, la théorie des jeux, l'analyse systémique, la recherche opérationnelle et l'optimisation linéaire.* » (p 296) Et il est vrai que, dans mon domaine, je constate beaucoup de malentendus à propos de l'approche systémique considérée comme un outil de pouvoir alors que la deuxième cybernétique vient quelque peu refroidir cet *hubris* en rappelant que, si l'on n'est jamais totalement impuissant, on n'est jamais non plus tout puissant.

Mais le pire sans doute c'est ce maquillage ludique de l'exploitation par les plateformes numériques des participations volontaires de leurs utilisateurs. La définition du travail doit alors s'inverser, circulairement : avant c'était la quantité de travail qui définissait la valeur produite. Dans ce contexte nouveau, c'est la production de valeur qui devrait définir le travail, qu'il soit vécu comme tel ou non. Nous en sommes toujours à revenir à la question de LA BOETIE sur ce mystère qu'est la servitude volontaire, dont le visage varie avec les temps, mais persiste à travers les siècles.

Centré sur les transformations du travail et de l'emploi, cet ouvrage hyper documenté – il y a près de 70 pages de références ! – laisse pourtant de côté tout un pan des conséquences de la numérisation, celui de l'utilisation par les pouvoirs politiques de cet instrument.

Que deviendra notre monde quand toutes les transactions financières, jusqu'à l'achat le plus minime de quelques centimes, se feront dans cet espace virtuel ? Sans doute, il n'y aura plus de travail au noir, ni de mendiants dans nos rues, mais je ne doute pas que le darkweb et le bitcoin permettront à ceux qui en auront les moyens de contourner toutes les législations qui ne contraindront que le citoyen lambda.

Et comment sera utilisée la reconnaissance faciale généralisée quand le pouvoir tombera en Europe dans des mains aussi démocratiques que celles des gouvernements chinois ou russe (ou américain NSA-CIA-trumpisé) ?

On peut craindre que la SGPD ne protège ni nos données, ni nos vies privées (de beaucoup de choses), alors que les objets connectés 24h sur 24 contrôleront chacun à chaque instant, permettant ainsi les meilleures et les pires utilisations.

Antonio A. CASILLI nous éclairera certainement sur cette dimension dans un proche avenir.